

## LE DÉNOUEMENT

Quelques heures seulement séparaient désormais les condamnés du moment fatal que rien ne pouvait plus reculer. A l'approche de la mort, une fermeté sereine remplaça chez Maximilien l'allure tantôt abattue, tantôt fébrile, souvent d'une légèreté oublieuse qu'il avait montrée au cours de ce drame dont il était le principal personnage. Longtemps, à coup sûr, il n'avait pas cru au dénouement qui se dressait aujourd'hui devant lui. Il avait compté tour à tour sur sa qualité de prisonnier de guerre, sur la possibilité de conclure une sorte de traité avec Juarez, sur les chances d'une évasion, sur le succès possible de sa défense judiciaire, sur la réussite des démarches tentées par ses défenseurs. Maintenant qu'il était face à face avec l'inévitable, le gentilhomme de race reparut tout entier. Il ne songea plus qu'à mourir de telle manière que sa mort jetât un dernier éclat sur sa vie.

Dans la journée du 18, il avait prié le général Escobedo de transmettre à San Luis la dépêche suivante :

Queretaro, 13 juin 1867.

" A DON BENITO JUAREZ.

" Je désirerais qu'on accordât la vie à don Miguel Miramon et à don Thomas Mejia, qui ont souffert avant-hier toutes les tortures et les amertumes de la mort, et que je fusse la seule victime, comme je l'ai demandé au moment où je fus fait prisonnier,

" Signé : MAXIMILIEN."

Il passa l'après-midi à écrire ou à dicter des lettres : l'une, dont il a été déjà question au baron de Lago avec ses remerciements pour les membres du corps diplomatique ; d'autres, à chacun de ses défenseurs. Pour MM. Ortega et Vasquez, il se bornait à quelques lignes contenant l'expression de sa gratitude. Il se montrait plus expansif vis-à-vis de MM. Mariano Riva Palacio et Martinez de la Torre. Je me borne à reproduire la première de ces lettres et celle qu'il laissa pour son ancien chef de cabinet, le capitaine Pierron.

Prison des Capucines, Queretaro, 13 juin 1867.

" MON CHER RIVA PALACIO,

" La persévérance et l'énergie avec lesquelles j'ai su que vous aviez défendu ma cause à San Luis et la peine que vous vous êtes donnée dans ce but, malgré vos années et l'état délicat de votre santé, exigent que je vous manifeste ma sincère gratitude pour un service si noble et si généreux, qui demeurera profondément gravé dans mon cœur.

" Je regrette de ne pouvoir vous dire cela de vive voix et vous recommander en personne, comme je le fais par écrit, de ne pas oublier dans vos prières,

" Votre très affectionné,  
" MAXIMILIEN."

" MON CHER CAPT. PIERRON,

" A ma dernière heure, je pense encore à votre amitié si cordiale et aux services que vous m'avez rendus avec tant de loyauté.

" Je profite de ces derniers instants pour vous envoyer un suprême adieu ; je veux vous remercier de votre franchise, de votre attachement et du dévouement que vous m'avez montré en toute occasion.

" Cet épanchement est cher à mon cœur.

" J'espère que vous conserverez mon souvenir après ma mort, et je fais des vœux pour que vous viviez heureux et tranquille.

" N'oubliez pas celui qui a été, jusqu'à mon dernier soupir, votre tout affectionné,  
" MAXIMILIEN."

C'est à ce moment qu'il aurait également écrit à l'impératrice une lettre dont l'authenticité a toutefois été contestée et parait en effet douteuse, puisque, par suite d'une nouvelle erreur, il croyait depuis quelques jours à la mort de son infortunée compagne. Voici, sous toutes réserves, cette lettre telle qu'elle a été publiée :

" MA BIEN-AIMÉE CHARLOTTE,

" Si Dieu a permis que ta santé s'améliore et que tu arrives à lire ces lignes, elles t'apprendront avec quelle cruauté le

destin m'a traité depuis ton départ pour l'Europe. Tu avais emporté avec toi mon cœur, mais, ô malheur ! pourquoi n'ai-je pas écouté ta voix ?

" Tant d'événements malheureux, tant de coups violents de fortune ont brisé mes espérances, et aujourd'hui, la mort, loin d'être une angoisse, est un bonheur pour moi.

" Je vais mourir, comme soldat, avec gloire, comme souverain en homme vaincu, mais non déshonoré.

" Si tes souffrances sont grandes et que Dieu t'ordonne de venir te joindre à moi, je bénirai sa main divine qu'il a si lourdement appesantie sur moi.

" Adieu, adieu !

" Ton pauvre,

" MAXIMILIEN."

La dernière de toutes ces lettres fut celles que l'empereur, prêt à mourir, voulut adresser au président de la République. Bien que portant la date du 19, elle fut écrite la veille et postée sans doute pour lui donner la solennité d'une parole de mourant. Elle était ainsi conçue :

Queretaro, 19 juin 1867.

" A DON BENITO JUAREZ,

" Près de recevoir la mort pour avoir voulu essayer si de nouvelles institutions publiques pourraient mettre fin à la guerre civile qui a déchiré ce malheureux pays depuis tant d'années, je perdrai la vie avec plaisir si ce sacrifice peut contribuer à la paix et à la prospérité de ma nouvelle patrie. Intimement persuadé que rien de solide ne peut être fondé sur un terrain imprégné de sang et agité par de violentes commotions, je vous conjure de la façon la plus solennelle, avec la sincérité que comporte un moment tel que celui où je me trouve, de faire que mon sang soit le dernier versé, et de consacrer cette même persévérance que vous avez mise à défendre la cause qui vient de triompher, persévérance que je me plaisais à reconnaître et à estimer au milieu de la prospérité, à la tâche plus noble de réconcilier les esprits et de fonder d'une manière stable et durable la paix et la tranquillité de ce pays infortuné.

" MAXIMILIEN."

Ses lettres terminées, l'empereur se coucha vers huit heures du soir. Bientôt après, il reçut un message d'Escobedo lui promettant que, selon le vœu qu'il avait exprimé, son corps serait embaumé avec soin. Il manifesta le désir de prendre congé du général en chef, puis resta seul ne tarda pas à s'endormir. On vint le réveiller vers onze heures et demie pour recevoir la visite d'Escobedo qui se rendait à son appel. L'entrevue n'eut pas de témoins, mais on observa qu'en sortant de la chambre le général avait l'air plus ému qu'il n'était dans ses habitudes de le laisser paraître. Le prisonnier s'endormit de nouveau au bout de quelques instants et se réveilla de lui-même un peu après trois heures du matin. Il commença aussitôt à s'habiller. A quatre heures arriva le confesseur ; l'empereur assista à la messe avec Miramon et Mejia ; vers six heures, il déjeuna d'un morceau de poulet, but un peu de vin et prit une tasse de café. Il remit alors au Dr Basch son alliance, lui confia ses dernières instructions, et, montrant un scapulaire que son confesseur lui avait donné et qu'il portait dans la poche de son gilet, il ajouta : " Vous porterez cela à ma mère."

A six heures et demie, le colonel Palacios se présenta avec les soldats désignés pour former l'escorte. L'empereur se plaça au milieu d'eux, serra la main au Dr Basch avec un léger signe de tête et un sourire amical, et descendit l'escalier de son pas ordinaire.

Trois voitures attendaient à la porte du couvent, entourées par deux bataillons d'infanterie et un escadron de cavalerie. Maximilien prit place dans la première avec son confesseur, Miramon dans la seconde et Mejia dans la dernière. A ce moment les cloches de la ville annoncèrent que les condamnés se mettaient en marche pour le lieu du supplice. Toutes les troupes étaient sur pied, contenant à grand-peine la population qui se pressait sur le parcours du triste cortège. De

temps à autre, un mouvement de houle se produisait parmi les spectateurs ; des cris de sympathie s'échappaient çà et là, poussés principalement par des voix de femmes. Des manifestations plus vives se produisirent même en faveur de Mejia, pour lequel le peuple professait une véritable idolâtrie. Quelques hommes, malgré les soldats qui les repoussaient, suivirent tout le temps les voitures en courant le chapeau à la main.

Le lieu choisi pour l'exécution était ce même Cerro de las Campanas où, cinq semaines auparavant, Maximilien avait remis son épée entre les mains du général Corona. Au moment où les condamnés, ayant mis pied à terre, entraient dans le carré formé par quatre mille hommes de troupes sur la hauteur, le major-général fit lire devant chaque compagnie l'ordre suivant :

" Soldats, au nom de la nation, qui-conque demandera la grâce des trois condamnés ou de l'un d'entre eux sera passé par les armes."

Il y avait une cinquantaine de pas à faire pour arriver à la place assignée aux condamnés. Tous trois parcoururent cet espace avec une égale fermeté d'allure ; puis, ils prirent position avec la même régularité que s'ils eussent assisté à une parade.

L'empereur se trouva d'abord au milieu ; mais en embrassant Miramon pour prendre congé de lui, il lui dit : " Un vaillant a droit aux égards même des souverains. Permettez qu'avant de mourir je vous cède la place d'honneur." Ce mouvement le porta à gauche de la ligne sur laquelle ils se trouvaient tous les trois. Après avoir également embrassé Mejia, il s'avança vers les soldats pour demander quels étaient ceux qui devaient tirer sur lui. Le peloton lui ayant été désigné, il distribua à chacun des hommes qui le composaient une once d'or (quatre vingts francs), en leur recommandant de viser au cœur. Il retourna alors à l'endroit où il devait mourir et, élevant la voix, prononça d'un ton assuré une allocution qui a été rapportée de différentes manières. Une lettre écrite de Queretaro dans la journée même du 19, la donne en ces termes :

" Mexicains, les hommes de mon rang et de mon origine sont destinés par Dieu ou à faire le bonheur des peuples, ou à être martyrs. Appelé par une partie d'entre vous, je suis venu pour le bien du pays, non par ambition. Je suis venu animé des sympathies les plus ardentes pour l'avenir de ma patrie adoptive et pour les braves que je tiens, avant de mourir, à remercier de leur sacrifice. Mexicains ! puisse mon sang être le dernier versé et puisse-t-il régénérer ce malheureux pays."

Ce texte est reproduit dans la brochure des défenseurs, mais à titre de renseignement seulement. Suivant eux, les paroles réellement prononcées par Maximilien seraient celles-ci :

" Je vais mourir pour une cause juste, la cause de l'indépendance et de la liberté du Mexique. Puisse mon sang mettre un terme aux malheurs de ma nouvelle patrie. Vive le Mexique !"

Miramon, à son tour, lut quelques lignes qu'il avait préparées et qu'il termina par le cri retentissant de : " Vive l'empereur ! " Quant à Mejia, quoique faisant bonne contenance, il lutait contre une angoisse qui avait été, du moins, épargnée à ses deux compagnons. Sa femme, qu'on avait en vain tenté d'éloigner de lui, était littéralement folle depuis vingt-quatre heures. Portant dans ses bras son enfant nouveau-né, elle s'était cramponnée au condamné au moment du départ de la prison avec une énergie telle qu'il avait fallu employer la force pour la détacher. Elle s'était ensuite lancée par les rues, suivant la voiture avec des cris déchirants. Ce spectacle, qui avait provoqué parmi la foule et jusque chez les soldats des mouvements de compassion non déguisés, était fait, on en conviendra, pour ébranler l'âme la plus forte ; un peu de faiblesse était bien permise à l'homme qui venait de passer par une pareille épreuve. Mejia ne prononça donc pas de harangue. Ses der-

nières paroles furent pour recommander sa femme et son fils à Escobedo, qui autrefois lui avait dû la vie.

Tous les préliminaires étaient terminés. Il se fit un instant de silence solennel. On vit Maximilien prendre sa barbe de ses deux mains par un geste qui lui était familier, puis indiquer une dernière fois sa poitrine aux soldats comme le but qu'ils devaient viser. Une triple décharge secoua l'air et les trois condamnés tombèrent foudroyés.

On dit que l'empereur s'était agité dans une agonie pénible et qu'un soldat avait dû s'approcher pour lui donner le coup de grâce à bout portant. Mais le fait a été démenti et ne paraît pas être exact.

Le corps de l'empereur fut immédiatement relevé pour être ramené au couvent des Capucines, tandis que celui de Mejia était transporté à San-Antonio et celui de Miramon dans une autre église.

Le cadavre de Maximilien, que les meurtriers s'étaient engagés d'avance à livrer, dut être racheté, à force de prières et d'argent, à cette oligarchie sans pitié et sans honneur. Le navire même qui l'avait amené de Miramar au Mexique le remporta, sous le commandement de ce Tegethoff qui, avec la flotte créée par Maximilien, venait de remporter une victoire sur la flotte italienne. Trieste le pleura, et l'honora d'un monument grandiose, et prit part aux tristes solennités qui eurent lieu pour le déposer au milieu des siens, aux Capucins de Vienne.

Aujourd'hui un petit sanctuaire conserve à Miramar les souvenirs personnels du prince, ses armes, ses vêtements, son sceptre malheureux.

Maximilien et Charlotte s'étaient constitués, par un acte réciproque, légataires universels du dernier survivant. Charlotte devint donc l'héritière de son époux, et comme elle n'était plus en état de faire un testament, l'héritage était destiné à revenir tout entier à la maison royale de Belgique. Mais un arrangement a été conclu sur ce sujet avec l'Autriche qui s'est chargée de payer les dettes du cher défunt.

Sa femme, atteinte du délire de la persécution, n'était plus alors en état de connaître cette tragédie. En 1867, le jour de sa naissance de Maximilien (6 juillet), elle, qui l'attendait à Miramar, voulut que le château fût illuminé et pavoisé ; et les Triestins venaient d'apprendre sa triste mort lorsqu'ils virent briller cette fête. La reine des Belges, quand elle alla trouver Charlotte à Miramar, put lui faire comprendre que ses frères désiraient la voir, et que, comme ils ne pouvaient pas venir, elle leur ferait plaisir d'aller à Bruxelles. " Non, répondit-elle avec assurance, j'attends Max ; il a fini ses affaires et donné son abdication ; tel jour il est parti de Mexico, tel autre de la Vera-Cruz ; la traversée lui prendra quinze jours ; le voyage de Liverpool ici, trois autres ; donc il arrivera dans six jours." Et ce jour-là elle allait au port, regardait avec la longue-vue et finissait par dire : " Je l'attendrai pendant soixante ans."

Elle le méura dans ces alternatives d'affreuses ténèbres et d'intervalles lucides, témoignage lamentable de la condition malheureuse à laquelle peuvent être réduites la grandeur, la richesse, la beauté, l'intelligence. Assez en possession d'elle-même pour sentir son malheur, elle a conservé une photographie de son bien-aimé, représenté en simple marin, avec ce verset en espagnol : " Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis." Un esprit moins résigné y aurait écrit : *Exoriare aliquis nostris ex assibus.*

—Les pommes de terre se vendent de 80 cts à une piastre actuellement à Winnipeg.

—M. Louis St. Pierre, de Charlesbourg, est mort étouffé, en essayant d'avaler un morceau de viande, chez M. Gédéon Tremblay, à Sainte-Anne de Beauré.

—Deux demoiselles Racicot, Philomène et Amanda, de Putnam, Connecticut, qui avaient abandonné le catholicisme dès leur bas âge, viennent d'abjurer leurs erreurs et de rentrer dans le sein de l'Eglise qui les avait baptisées.

—Le roi Alphonse a conféré au général Blanco la grande croix de l'ordre royal et militaire de San Fernando, pour le succès qu'il a obtenu en réprimant la seconde insurrection de Cuba.